



LES ARMES DANS LES EAUX
Questions d'interprétation en archéologie
(SOUS LA DIRECTION D'ALAIN TESTART)

PARU EN 2013, EDITIONS ERRANCE

[Premier chapitre de la section II du livre « Approches croisées d'ethnologie et d'histoire ».]

*L'OFFRANDE D'ARMES EN RIVIÈRE DANS
LA PERSPECTIVE ANTHROPOLOGIQUE*

Alain Testart

La prétendue évidence d'une offrande d'armes dans les eaux à quelque divinité qui leur serait associée repose sur un cercle vicieux et une analogie abusive.

Du côté de l'histoire des religions

Cercle en effet au sein de l'académie, ainsi qu'il est fréquent, entre les deux disciplines que sont l'archéologie et l'histoire des religions qui s'appuient l'une sur l'autre pour soutenir une même thèse, chacune croyant que l'autre l'a démontrée. Les archéologues du XIX^e siècle apprirent de la linguistique historique que les racines en -don (le Danube, le Don, les Danaé, etc.) témoignaient d'un grand substrat indo-européen, que les fleuves étaient souvent des dieux, et ils imaginèrent, pour expliquer les nombreuses trouvailles en rivière, en tourbières, etc., que c'était autant d'offrandes. Et bientôt ils purent trouver confirmation de cette thèse chez les historiens des religions

qui écrivirent que les Celtes, les anciens Scandinaves, etc. faisaient effectivement de telles offrandes. Ces historiens ont-ils trouvé dans leurs sources écrites, chez César ou dans Tacite, dans l'épigraphie plus abondante pour la période gallo-romaine qu'avant la conquête, la mention d'un panthéon incluant une importante divinité associée au milieu liquide ? Pas du tout. Ont-ils trouvé quelque part dans leurs sources la mention que les Barbares auraient consacré, offert, sacrifié à une ou à une autre divinité quantité d'objets de très grande valeur en les plongeant dans les rivières ? Pas du tout. Chaque fois qu'ils invoquent un tel rite religieux, ils le font sur la foi des archéologues. Et comme ces spécialistes du monde religieux restent en général peu au fait des difficultés de l'archéologie, ils croient que les archéologues ont démontré la réalité de ces offrandes. A. Boyer¹ pense que ces peuples encore proches de la nature adoraient évidemment les forces de la nature, mais « surtout » les sources, les puits ou les marécages qui « ont joui d'une vénération particulière », ce dont il voit ample confirmation dans les trouvailles archéologiques en tourbières du Danemark, l'homme de Tollund, le puits de Budsene sur l'île de Møn, etc. Plus mesuré, un auteur comme Th. A. DuBois² n'en voit pas moins les « épées, outils, objets votifs » retrouvés dans les marécages comme le témoignage irrécusable d'une coutume répandue à travers toute la Scandinavie. Ce qui méritait d'être conservé comme hypothèse, et examiné comme telle, sera devenu, grâce au consensus quasi unanime qu'elle suscite, certitude.

Pourtant, il faut y insister. Il y a bien des témoignages, archéologiques et textuels, d'offrandes de pièces de monnaie, d'ex-voto, d'épingles ou de lambeaux de vêtements aux sources réputées miraculeuses. Mais, d'offrandes d'armes dans les eaux, il n'en est aucun exemple, ni en épigraphie, ni dans les Eddas, dans les Sagas, dans toute la littérature scandinave, ni dans les épopées celtiques. Prenez simplement *La Razzia des vaches de Cooley*, histoire pleine de bruit et de fureur, où le héros Cuchulainn, doué d'une force herculéenne et pourfendant maints ennemis redoutables : il n'est nulle part mention d'offrande d'armes dans les eaux. Cela ne suffit certes pas pour affirmer qu'il n'y en eut pas dans les temps plus anciens, mais il faut savoir qu'une telle hypothèse ne trouve, contrairement à ce que l'on croit souvent, aucun support dans la littérature orale. L'archéologie, si elle doit maintenir cette hypothèse, doit le faire à partir de ses propres forces, de ses seules données, et de la pertinence de ses méthodes interprétatives.

Mais avant d'examiner ces méthodes – ce à quoi est consacré ce livre – il faut garder en tête un second point, à savoir l'analogie très superficielle qu'il est courant de faire avec ledit « culte des sources ».

La prétendue universalité et l'analogie implicite

Pour accréditer l'idée d'offrande d'armes dans les eaux, deux arguments très généraux sont couramment avancés. Le premier est celui de la survivance. On sait en effet que dans la période gallo-romaine, il y eut beaucoup de croyances et d'activité rituelle autour de certaines sources tenues pour miraculeuses : on y trouve maints ex-voto. On sait également que le culte des sources et des fontaines fut très commun dans la France profonde jusque dans les temps récents. Pourquoi dès lors ne pas supposer une continuité, un culte rendu aux eaux depuis le Hallstatt ou La Tène ? A ce premier

¹ Boyer 1974 : 47 ; 1981 : 403. Tacite, maintes fois évoqué, ne fournit aucun support à la thèse d'un culte des eaux ou d'une divinité importante associée aux eaux : dans le passage *Germania* IX, il dit simplement que les Germains « consacrent des bois et des bocages », et dans le passage sur Nerthus, XL (reproduit *infra*, Annexe I, texte 7), il la présente comme une sorte de Terre-Mère [cette note fait référence aux très longs extraits de la littérature antique consignés en Annexe – non reproduite ici].

² DuBois 1999 : 51.

argument, s'en ajoute un second, qui est celui de l'universalité supposée du rite de l'offrande aux eaux. On fait remarquer qu'aujourd'hui encore nous jetons volontiers quelque pièce de monnaie dans la Fontaine de Trevi. On évoque les *cenote* des anciens Mayas où l'on a retrouvé des offrandes. Quoi de plus simple, quoi de plus banal que d'honorer ainsi, d'un geste symbolique l'eau, source de vie ?

Commençons par disposer du second argument. Il est assez différent de jeter des menues pièces de monnaie³ dans un puits, un bassin, une source ou un fleuve et d'y déposer des armes de grand prix, ce que furent celles de bronze dans la Préhistoire ou la Protohistoire. Le premier geste peut n'être que purement ludique, le second suppose au contraire une croyance et une foi décisive, telle qu'on soit prêt à sacrifier en conséquence une part importante de son équipement ou de sa richesse. Qui n'a pas joué, enfant, à lancer des cailloux dans l'eau ? Va-t-on supposer pour autant un antique culte des eaux ? L'eau, par sa transparence, son insaisissabilité, par maintes propriétés, possède assurément son mystère ; c'est un symbole universel. Mais cela ne fait pas qu'il y ait ou qu'il y ait eu partout offrande ou rite en rapport avec l'eau. Universalité du symbole n'implique pas universalité du rite religieux, sinon toutes les religions seraient quasiment les mêmes, avec partout un culte de la terre-mère, partout un culte des eaux, etc. Ce n'est pas le cas. Les rituels en rapport avec l'eau ne sont d'ailleurs pas si fréquents. Ils se comptent certes par centaines pour les sources et des fontaines dans la France d'hier, et probablement en nombre aussi grand dans les autres pays d'Europe Occidentale, mais en dehors des sources et fontaines, ces rituels restent rares. Les textes anciens indubitables qui parlent d'offrandes à l'élément liquide en dehors de ces cas sont au nombre de deux seulement, s'agissant du franchissement du Pô par les Francs ou d'une pratique populaire d'offrande au lac Helanus dans le Gévaudan (textes 9 et 10, reproduits dans l'annexe I). Il y a aussi l'ordalie par l'eau, apparue au Haut Moyen Age et qui persistera longtemps :

[...] parmi les Celtes on éprouvait les enfants qui venaient de naître en les mettant sur le Rhin couverts d'un bouclier ; s'ils demeuraient fermes sur l'eau, ils étaient censés légitimes, et s'ils s'enfonçaient on n'en faisait aucun cas (Saint Grégoire de Naziance, cité par Belmont 1973 : 47)

mais il ne s'agit pas d'offrande. Du côté de l'Europe Orientale, les offrandes et sacrifices aux lacs, aux rivières, à la mer, paraissent plus fréquents⁴, mais ces pratiques sont motivées par des croyances fortement enracinées en des sortes de « maîtres » des eaux, esprits puissants et maléfiques, croyances analogues à celles de la Sibérie (tout lieu ayant un « maître » qu'il convient de propitier) mais étrangères à l'Europe

³ Coutume déjà bien attestée dans la Rome antique, par exemple par Pline le Jeune pour la source du Clitumne. Ce qu'il convient de ne pas perdre de vue est que ce qui est jeté, la *stips*, selon l'expression consacrée *stipem jacere*, a toujours le sens de menue monnaie (Toutain 1877-1919 : 1515). L'archéologie semble étrangement confirmer cette idée avec l'énorme dépôt monétaire de Vicarello, sur le lac de Bracciano, au nord de Rome, où la stratigraphie montre des accumulations successives comme si les pièces avaient été jetées à la suite des années ; mais il n'y en a aucune en or ou en argent, ni d'ailleurs d'ex-voto typiques comme des statuettes, des objets de valeur (Cazanove 1991 : 209, n. 115, d'après les fouilles d'A.M. Colini). Ce qui fait que l'on jette ces piécettes est justement leur très faible valeur, le fait que cela représente très peu pour celui qui donne (mais cela peut représenter beaucoup pour la chose ou l'institution qui reçoit, c'est pourquoi on collecte aujourd'hui la monnaie dans la Fontaine de Trevi, et les prêtres des temples antiques faisaient vraisemblablement la même chose – *ibid.* n. 110, pour la source Minoe dans le domaine grec). Cela représente si peu que l'on peut jeter ces piécettes par jeu : les Romains en jetaient aux éléphants (Toutain 1877-1919 : 1515). Le peu de valeur explique le geste ; et il est paradoxal de penser qu'un tel geste puisse être la preuve d'offrandes de grande valeur dans le passé.

⁴ Lavroff 1872 : 597-8 ; Alexinsky 1935 : 259-260.

Occidentale. C'est par exemple le Vodianoï dans les croyances slaves, à l'allure monstrueuse, qui brise les moulins et attire dans les eaux les imprudents ; pour se concilier sa bienveillance, les meuniers allaient jusqu'à pousser dans l'eau un passant attardé. Ces pratiques d'offrande (et de sacrifice) s'expliquent alors par un contexte religieux bien particulier qui rend toute généralisation dépourvue de sens. C'est à une semblable conclusion que l'on aboutit si l'on examine d'autres exemples, provenant du reste du monde, car on les expliquera par quelque particularité tenant au contexte, social ou physique. Ainsi, sur la côte sénégalaise, les Lebu font des offrandes à la mer, mais ce sont des pêcheurs. En Guinée, les Kissi font des offrandes alimentaires aux mares et aux cours d'eau, mais ce sont seulement les femmes – on verra qu'il en va de même en France – qui sont ainsi associées à l'eau⁵, et elles n'offrent pas d'armes, les dites offrandes restant d'ailleurs bien modestes (un peu de riz, un poulet). Quant aux *cenote*, ces gouffres profonds en région karstique remplis d'eau et qui représentaient des réserves permanentes pour les hommes, qui ne voit leur caractère remarquable et pour ainsi dire providentiel ? Les Mayas, assurément, y ont précipité maintes sortes d'offrandes, mais pas d'armes.

C'est peut-être là la première conclusion qu'il convienne de tirer de ce premier tour d'horizon ethnographique et bien que l'on ne soit jamais à l'abri d'un oubli : depuis trente ans que je lis de l'ethnographie, et que je m'enquiers auprès de mes collègues ethnologues sur cette question, *je n'ai jamais lu ni entendu aucun témoignage selon lequel un peuple aurait offert des armes dans les eaux.*

Mais venons-en maintenant au premier argument, celui qui rapproche cette offrande supposée du culte des sources et des fontaines, et qui témoignerait d'une sorte de permanence du culte des eaux en Europe.

Le culte des sources et des fontaines (1) : état des données

Les sources et les fontaines ont donné lieu en France, mais aussi dans le reste de l'Europe, à des pratiques que l'on peut dire rituelles ou magiques sur lesquelles se sont penchés les grands folkloristes du tournant du XIX^e au XX^e siècle, Sébillot, Van Gennep, etc. Mais, dès avant cette période, ces phénomènes ont été amplement documentés par les gens d'Église qui les déploraient comme autant de rites païens et y voyaient en conséquence de simples survivances qu'il convenait d'extirper pour faire triompher la vraie foi. Cette lutte contre ces pratiques détestables commença au Haut Moyen Age, mais ce fut surtout dans le contexte du XIX^e siècle, qui voit fleurir les petites sociétés savantes et se lance dans la collecte systématique de mœurs et de croyances destinés à disparaître, qu'abbés et curés documentèrent ce « culte des eaux ».

Ces phénomènes furent donc bien documentés⁶, mais toujours sous la rubrique de la « survivance », et pareillement par les gens d'Église que par des scientifiques plus libres-penseurs qui y voyaient assurément des survivances, en ce XIX^e siècle qui fut le

⁵ « Une association d'idée à peine consciente, néanmoins capitale [...] unit dans les esprits la notion d'humidité à celle de vie, de fécondité. Fécondité du sol : pour pouvoir être cultivée sans relâche, la terre noire des bas-fonds doit être piétinée jusqu'à ne plus former qu'un marécage où l'eau affleure, miroite ; par extension, fécondité des femmes, dont la tâche normale est d'engendrer. Symétriquement, la chaleur, la sécheresse, traduiront la mort, que ce soit celle des récoltes [du gibier, d'un homme]. Soulignant l'importance de cet élément humide dans les cultes de femmes, des lambeaux d'épuisette, attribut strictement féminin, sont déposés en ex-voto sur presque tous les autels de femmes "pour remercier des poissons pêchés" » (Paulme 1970 : 215-216).

⁶ Au sein d'une bibliographie particulièrement vaste, contentons-nous de citer : Santerre 1854 ; Breuil 1854 ; Lavroff 1872 ; Sébillot 1905 II : 227 ; 1908 : 101 ; Van Gennep 1934 (lequel rejette l'appellation de « culte » des eaux) ; Caulier 1990 ; etc.

siècle du progrès et qui crut pouvoir extirper tout obscurantisme, toute croyance irrationnelle. Aujourd'hui, l'analyse que nous pouvons en faire est très différente. La notion de survivance suscite, à juste titre, une grande méfiance. C'est qu'elle a servi à avancer, sans principe ni méthode, à peu près n'importe quoi. Et le fonctionnalisme nous a appris que si quelque chose de l'ancien état social survivait au sein du nouveau, c'est qu'il y occupait une nouvelle fonction. Il faut d'abord trouver, expliciter, cette fonction. D'abord comprendre l'actuel, et après seulement, en bonne méthode, se demander si l'on peut y voir un vestige, un témoignage, du passé. De même pour les croyances. Aucune croyance ne survit par pure inertie. Elle a toujours un sens pour celui qui la professe. Il y a longtemps que l'on sait, en psychologie, que les rêves qui paraissent absurdes au sens commun, sans rime ni raison, ne le sont pas. Ils ont une signification pour le rêveur, que retrouve sans grande difficulté le psychanalyste. Quant aux croyances d'une société et aux rituels qui leur sont associés, c'est le domaine de l'anthropologie sociale. Montrer le sens qu'ils recèlent pour les acteurs est un exercice auquel elle est rompue, et qu'elle pratique, selon des écoles ou des tendances diverses depuis un demi-siècle environ. Elle ne procède d'ailleurs pas différemment de la psychologie, prêtant attention au discours des acteurs, à ses contradictions, à ses sous-entendus, aux associations d'idées que ces discours véhiculent et aux jeux de mots inscrits dans le langage. De ce point de vue, donc, il est facile d'analyser le sens de ce culte des sources ou des fontaines.

Le culte des sources et des fontaines (2) : le sens du rite

Tout rituel a un sens en ceci qu'il existe toujours un lien signifiant entre les différents éléments du rite. Soit, dans le cas d'une offrande aux eaux, entre :

- α. la nature de ce qui est déposé (offert),
- β. le symbolisme particulier des eaux (dormantes, ruisselantes, etc.),
- γ. l'objet de la demande,

δ. et la croyance, en ce que le symbolisme particulier de l'eau (β) explique et rend vraisemblable la croyance en son action, son efficacité, relativement à la demande (γ) qui est faite.

Prenons l'exemple d'un de ces ex-voto anatomiques que l'on a retrouvé en quantité dans le sanctuaire gallo-romain des sources de la Seine :

α. ce sont des *reproductions* des parties du corps malade (une sculpture de pied, si l'on souffre du pied, etc., cf. Annexe II Petit vocabulaire religieux [non reproduit ici]) qui sont autant d'allusions à la maladie ;



Sources de la Seine (gallo-romain), sculpture sur pierre : une éponge imbibée soulage la douleur.

β. elles sont déposées à *une source*, parce que la source régénère en vertu d'une association d'idée presque universelle, la source, eau pure en général, étant synonyme de renaissance.

γ. ce que l'on demande est bien une régénération, une renaissance,

δ. et l'on pense que cette demande peut être agréée en vertu de l'analogie très évidente entre la capacité supposée de la source et ce que l'on lui demande.

Tout a un sens dans une telle offrande, dont le sens général pour celui qui la fait pourrait se traduire par ces mots : « je souhaite régénérer comme cette eau se régénère ». Et tout a tellement un sens – est si déterminé dans sa signification – que l'on ne peut évidemment pas substituer à l'eau de source une eau dormante : il existe un culte des sources, mais il n'en existe pas des marécages.

Mais peut-être, dira-t-on, ai-je pris un exemple trop simple et trop étroit. Élargissons l'enquête, pour voir si nous pourrions rendre compte aussi facilement des variations que l'on enregistre quant à ces rituels auprès de sources et des fontaines. Ces variations sont essentiellement de deux sortes. Quant au but (à la demande), qui peut être non seulement thérapeutique mais encore météorologique (faire venir la pluie) ou amoureux (une fille demande à trouver un mari). Quant à ce que l'on offre (dépose), ce sont dans la très large majorité des cas des lambeaux de vêtement, des aiguilles, des épingles ou des clous. Il existe aussi des variations dans l'action qui n'implique pas toujours un ex-voto mais, que l'on nettoie une fontaine ou que l'on plonge un rameau ou une statue de saint dans l'eau pour faire venir la pluie, on la comprend aisément. Beaucoup plus difficile est de rendre compte de la diversité des objets déposés.

Commençons par la récurrence des objets pointus. Épingles et aiguilles sont par excellence des objets féminins, comme dans la fameuse magie du nouage à l'aiguillette (le mari devenu impuissant lors de la nuit de noces après qu'il ait été « noué »). Le symbolisme de l'aiguille est transparent, et on lira à ce propos les belles pages de Verdier (1979 : 243) sur la vie paysanne de Minot, dans le Châtillonnais :

L'image est évidente quand on connaît la réponse à la devinette à double sens : il passe et repasse par un petit trou, qu'est-ce que c'est ? – Réponse : le fil... Sur la même équivoque repose l'expression employée par cette femme qui veut protester de son activité sexuelle : « Moi aussi je sais vivre. Je ne me suis pas mariée, mais derrière l'église, j'ai eu tous les hommes dont j'avais envie. Vieille fille, vieille fille, mais le fil à l'aiguille.

Le sexe féminin est comme le chas, sur lequel on « enfile » (pardonnez l'expression) le fil. Et si les femmes allaient aux fontaines déposer des aiguilles dans l'eau pour devenir enceintes, cela voulait dire (c'est la femme qui parle) : « faites que je devienne comme cette source... que de moi coulent⁷ des enfants comme de cette source, une rivière ». Le symbolisme de l'épingle est presque aussi transparent. Instrument féminin par excellence, il est « l'instrument privilégié de la divination amoureuse aux sources et fontaines » (*ibid.* 238). Divination et magie amoureuse : les filles cherchent à s'attacher un amoureux ou à trouver un mari au moment où elles enfoncent l'aiguille, dans une chandelle, ou dans un menhir, comme en Bretagne. Pourquoi ? Probablement parce que « l'épingle est porteuse d'un double pouvoir, le pouvoir d'attacher, de conquérir, mais aussi elle est instrument de défense » (*ibid.* 241).

Relevons entre parenthèse ce rite allemand, qui devrait intéresser tout archéologue :

En Allemagne, celui qui désirait forcer une jeune fille à l'aimer se procurait secrètement un de ses cheveux et une de ses épingles, enroulait ce cheveu autour de l'épingle et le jetait par derrière lui dans une rivière (*ibid.* citant Sébillot 1908 : 101).

Et encore, pour le caractère ludique :

M. de la Villemarqué dit que les enfants jetaient des épingles dans la fameuse fontaine de Bérendon [en Bretagne], et s'écrient : " Ris donc, fontaine de Bérendon, et je te donnerai une épingle. " (Breuil 1854 : 79)

⁷ « A Minot, une des images employée pour dire qu'un enfant vient de naître est : " l'enfant est coulé ", il est passé, il est né » ; une vieille femme dit : « Les enfants arrivent comme de l'eau » (*ibid.* 140).



« Fontaine aux yeux » dite miraculeuse, située près du sanctuaire de Notre-Dame de Nize⁸ (Lunas, Hérault) – noter les linges accrochés (photo J.-P. Cros).

⁸ « Cette ancienne église paroissiale est attestée depuis le début du XII^e siècle, mais la présence d'un pan de mur en *opus spicatum* pourrait témoigner d'une origine plus ancienne. Son eau, réputée guérir les maux d'yeux, attire de nombreux visiteurs, pèlerins ou curieux. Le suppliant, après s'être lavé les yeux avec un linge mouillé par l'eau curatrice, l'accroche aux arbustes environnants, abandonnant là son mal oculaire... Il pourrait s'agir de la récupération synchrétique d'un ancien lieu de culte édifié autour d'une source dotée de vertus thérapeutiques, christianisé par l'implantation d'une église dédiée à Marie. Dans un secteur géographiquement proche, une église rurale, Notre-Dame de Mérifons, rappelle l'existence d'une fontaine

Reste à expliquer les guenilles ou lambeaux de vêtements accrochés près des fontaines. Ce rituel est important puisqu'il s'apparente de très près à celui décrit par Grégoire de Tours à propos du lac Hélianus, dans le Gévaudan (texte 9) : une foule de paysans venait chaque année y jeter « des linges, des lambeaux d'habits d'hommes, des fromages, de la cire et du pain ». C'est sans doute, comme le dit Verdier à propos de l'épingle que le vêtement lie, et qu'il faut l'abandonner pour se délier d'un charme ou d'un malheur persistant ; c'était déjà une explication de cette nature qu'avancait l'abbé Breuil :

Du reste, les étoffes, les lambeaux de vêtements, doivent particulièrement retenir notre attention, soit qu'on les jette dans les eaux, soit qu'on les attache aux arbres du voisinage. Il convient de les envisager à la fois comme des offrandes et comme des charmes [l'abbé Breuil contraste ici l'offrande, religieuse, à une divinité qui exaucera ou n'exaucera pas le souhait, et le charme, opération magique, qui implique la croyance en une efficacité supra-ordinaire, mais pas celle en l'intervention d'une divinité]. Le malade, qui va demander aux eaux sacrées sa guérison, offre une partie de ses vêtements, et croit en s'en séparant y attacher le mal dont il souffre. En Écosse, les chiffons ou les habits laissés près des eaux à titre d'offrandes se rencontrent très fréquemment ; en Angleterre, sur la route de Benton, village voisin de Newcastle-upon-Tyne, il existe une fontaine, aux environs de laquelle les buissons sont couverts de chiffons, et qui doit à cette circonstance l'appellation de *Fontaine aux chiffons, rag-well*. Si nous visitons maintenant, avec M. l'abbé Santerre, les fontaines du département de l'Oise, il nous fera remarquer que les fiévreux qui vont boire à la fontaine de Bulles attachent aux branches des arbres voisins de petits cordons, espérant y attacher leur mal et se délivrer de la fièvre. (Breuil 1854 : 79-80)

Les offrandes alimentaires, les dons d'argent, que l'on trouve un peu partout, représentent une signification zéro, parce que ces biens sont toujours utiles, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un sanctuaire aménagé, avec un personnel chargé de l'entretien.

Toutes ces offrandes qui prennent place au sein de ce qu'il est convenu d'appeler « le culte des sources et des fontaines » s'expliquent donc, on en aperçoit le sens.

De la différence entre des épingles et des épées, entre la source d'une rivière et son cours

Que dire finalement de l'idée d'une hypothétique offrande d'armes à des eaux, à des nymphes, à des divinités aquatiques ?

D'abord, qu'une telle pratique ne saurait être en continuité avec le culte des sources. Parce que les sites archéologiques pour lesquels on forme cette hypothèse ne sont pas des sources – ce sont des lacs, des rivières – et parce que le symbolisme signifiant du culte des sources et des fontaines ne peut, sans perte de sens, être étendu à ce qui n'est pas eau jaillissante. Ensuite parce les armes de la Protohistoire, épées ou lances, sont aussi évidemment masculines que les épingles et les aiguilles du culte actuel ou subactuel sont féminines. Nulle continuité, nulle homologie, donc. Ce qui est un peu gênant en l'absence de toute référence ethnographique à des dépôts rituels d'armes dans

dédiée à Marie (Mérifons = *Mari fontibus*, fontaine de Marie). Cette église étant attestée, architecturalement au moins, ayant une origine carolingienne on peut supposer l'ancienneté de l'attribution d'un vocable marial à la fontaine et, peut-être, la *marialisation* d'un lieu de culte antique. » Cette fontaine fonctionne encore à l'heure actuelle dans sa dimension thérapeutique, certains malades des yeux déclarant avoir été guéris après s'y être rendus (Jean-Paul Cros, information inédite).

les eaux, l'idée de continuité avec le culte des sources et des fontaines étant la seule réalité sur laquelle l'hypothèse prétendait se fonder. Or, disons-le fortement : elle ne pouvait le faire qu'au prix d'une analogie abusive.

En second lieu, que si toute pratique rituelle a un sens pour celui qui s'y adonne, et un sens que l'on peut décrypter, comme j'ai essayé de le faire pour le culte des sources, on voit mal quel sens pourrait avoir l'offrande d'armes à des eaux. Que l'on dépose une représentation de pied malade dans une eau régénérante, c'est ce que tout le monde comprend. Qu'une femme jette une aiguille dans une fontaine en lui demandant des enfants, c'est ce que l'on comprend tout autant une fois connu le symbolisme de l'aiguille et du chas. Mais des armes dans les eaux ? Quel rapport – signifiant – suppose-t-on entre les deux ? Que l'on comprenne bien que ce n'est pas l'offrande aux eaux qui pose problème, ce dont nous avons maints exemples. Ce n'est pas non plus l'offrande d'armes, ce dont nous avons également maints exemples. Soit que les Gaulois ou les Romains aient offert les armes des vaincus à leurs dieux dans leurs sanctuaires. Soit encore que d'autres peuples, vainqueurs, aient offert leurs armes à leurs dieux, comme au Népal :



Épées, lances et boucliers ornant l'imposante *cella* du grand temple de Shiva à Kirtipur (sud-est de la Vallée de Katmandou), accrochés par les chefs Gorkhas pour célébrer leur victoire sur la ville, après un long siège, dans les années 1760.

Une telle pratique est attestée dans l'Antiquité grecque, où l'on offre casques, cnémides, boucliers, lances, etc.⁹. Elle l'est aussi au Moyen Age, puisque Jeanne d'Arc est censée avoir trouvé son épée – intacte – dans la chapelle de Fierbois (*ferus bocus*) dédiée à sainte Catherine d'Alexandrie, patronne des soldats ; la légende veut que ce soit Charles Martel, après sa victoire sur les Arabes à Poitiers, qui y ait déposé son épée, mais il est plus probable que ces épées aient été récentes, puisque l'on sait qu'à partir de 1415, à la suite à la bataille d'Azincourt, une tradition s'installa à Fierbois qui consistait pour les hommes d'armes à y déposer une partie de leur armement, en remerciement de la protection de sainte Catherine¹⁰. Ni les armes en tant qu'objets d'offrande, ni les eaux en tant que lieu d'offrande, ne sont problématiques. C'est leur conjonction qui l'est. Car tout acte d'offrande, comme tout rituel, est tissé d'une multitude d'analogies qui font croire à son efficacité. La jeune fille en quête de mari dépose une aiguille à la fontaine, parce que l'aiguille constitue un bon analogon symbolique de sa sexualité. Et ce qu'elle demande est que d'elle « coulent » des enfants comme coule l'eau de la fontaine. Mais

⁹ Exemples et illustrations dans le long article « *Donarium* » (offrande aux dieux, par opposition à *donatio*, entre humains) du Dictionnaire de Daremberg et Saglio, Homolle 1877-1919 : 376-7.

¹⁰ Je suis redevable à Jean Rivière de ces informations.

dans le cas hypothétique d'offrande d'armes aux eaux, quelles analogies significatives voit-on ?

On n'en voit pas, et il est sans doute révélateur que, parmi les tenants de cette hypothèse, personne n'en ait jamais proposé. Il existe assurément des rapports symboliques entre eau et épée :

On attribue aussi [outre aux fées et aux saints] aux héros du cycle carolingien le pouvoir de faire jaillir des sources en fichant leur épée en terre : ainsi la fontaine Roland au Pays basque, celle de l'Empereur (Charlemagne) dans les Ardennes belges, la Fontaine Charlemagne à Carcassonne, etc. (Belmont 1973 : 44-5)

mais on ne voit pas que ce symbolisme soit de nature à expliquer une offrande d'armes dans les eaux. Entre l'arme et les eaux, il semble exister une sorte de rapport de domination à sens unique, comme dans le jeu des ciseaux, du puits et de la feuille (les ciseaux coupent la feuille, la feuille couvre le puits, le puits engloutit les ciseaux). L'épée domine l'eau jaillissante, qu'elle fait jaillir de la pierre. Mais l'eau d'une certaine étendue, ou profondeur, rivière ou lac, engloutit l'épée. Il est significatif que dans la légende d'Excalibur¹¹, du moins dans une de ses versions, l'épée sorte du lac, tendue à bout de bras par la fée Mélusine. La beauté de cette histoire, la force suggestive et presque magique qui en émane, tiennent précisément en cette inversion par rapport à la réalité ordinaire : au lieu que les eaux engloutissent l'épée, elles la font surgir. Et ce que le lac a donné, il faudra le lui rendre (la plongée finale de l'épée est une restitution, non une offrande), ultime inversion qui remet les choses dans leur ordre normal.



Illustration moderne de la légende d'Excalibur.

¹¹ [Un article traite plus particulièrement de cette légende dans la suite du livre – non reproduit ici.]

Quel rapport analogique suppose-t-on qui ferait que l'on doive plonger des armes dans les eaux en guise d'offrande ? Et puisqu'il s'agit de rivières, de lacs, de tourbières, et non de sources ou de fontaines, quel symbolisme pour cette eau qui ne veut pas dire régénérescence ? Quelle action magique suppose-t-on ? Que lui demande-t-on ? Faute de répondre à ces questions (et je pense dans l'impossibilité d'y répondre) l'idée d'une offrande d'armes dans les eaux reste une hypothèse faible, paresseuse, inaboutie.